

ADOS : APPRENDRE A LEUR PARLER

Entre provocation, désir d'indépendance et de secrets, ce n'est pas évident d'entrer en relation avec les ados.

Nous vivons aujourd'hui un déficit de communication familiale. D'une part, le temps passé ensemble est de plus en plus réduit, d'autre part, les ados ont une culture qui les fait sortir du milieu familial. On pourrait me rétorquer : « Oui, mais il y a quarante ans, mon père ne me parlait pas ». Il ne s'exprimait peut-être pas par la parole, mais était signifiant par d'autres modes.

Je suis frappé et interloqué quand je discute avec des personnes issues de milieu ouvrier ou agricole notamment, combien les parents transmettaient des valeurs sans les mots. « Je me souviens de mon père, il rentrait des champs fatigué, il dînait, il s'endormait une demi-heure, ensuite il ressortait, nourrissait les lapins, s'occupait du jardin parce qu'il nourrissait sa famille, puis il partait à des réunions défendant la profession » m'expliquait un de mes voisins cet été.

A travers ces attitudes, l'engagement social, la valeur de la famille et du travail étaient transmis de génération en génération. Donc, la communication existait bien. Aujourd'hui, en raison de l'éclatement des modes de vie, il faut développer la qualité de la communication, et rajouter la parole.

La communication verbale est donc essentielle, voire vitale, malgré le rejet. Elle confirme le jeune dans son identité. Lui adresser la parole, de manière positive bien sûr, le pose comme sujet, comme acteur. La parole l'aide aussi à construire ses valeurs, sa morale individuelle. Ceci ne peut se faire que dans une confrontation, au sens étymologique du terme, donc dans le dialogue. L'ado construit ses valeurs contre les nôtres, ce qui ne veut pas dire qu'il ne les adoptera pas, mais d'abord il s'opposera.

Le dialogue aide à se structurer. Les mots lui font prendre conscience que la réalisation de ses désirs, puisqu'il est à l'âge de la pulsion, passe par le désir des autres. Une donnée fondamentale pour la construction de sa personnalité.

Surtout la communication permet la transmission. Les adultes ont des choses à transmettre, et les ados ont besoin d'un héritage. Elle les inscrit dans une lignée : « Derrière moi, il y a une histoire, et devant moi, un avenir. Dans mon engagement d'adulte, quel qu'il soit, je prolongerai quelque chose ».

Je dis souvent aux parents, lors de mes multiples rendez-vous le week-end : « Parlez de votre vie, sans vous idéaliser. Racontez qui vous êtes, avec vos points forts, vos faiblesses. Cela les aidera à construire leur propre histoire ». Je remercie mon père, aujourd'hui décédé, de m'avoir raconté son parcours, ses joies, ses douleurs, ses erreurs. Ses témoignages m'ont permis de me construire et d'éviter de retomber dans les mêmes pièges. Certains ados sont réticents lorsque j'évoque le sujet, mais ils entendent mon message. Ils ont soif de recevoir

rites et traditions, comme en témoigne leur attachement à leurs grands-parents. Les relations grands-parents / petits enfants sont des relations privilégiées ; il faut provoquer ces moments de tendre complicité et de construction de nos ados. Je n'ai pas eu la chance de connaître mes grands-parents très longtemps : je peux dire que c'est un manque pour moi, et... qu'ils me manquent tout simplement. Avec Isabelle, mon épouse, nous faisons en sorte que nos enfants rencontrent leurs grands-parents toutes les semaines, le peu de distance facilitant ces échanges.

Beaucoup de parents appréhendent la fameuse « crise de l'adolescence » ; cela me fait doucement rire, pardonnez cette familiarité de ma part, mais la crise d'ado n'existe pas en tant que « crise ». Ce terme est tellement à la mode actuellement ; il permet de se justifier ; il incarne une béquille pour les parents ; il leur donne la possibilité de justifier leurs faiblesses ou leur manque de discernement face à un ado qui dit « non ». L'adolescence est une étape de la vie d'un être humain ; il faut être à l'écoute de son ado, mais il n'est pas en « crise », il se construit. Le bébé n'est pas en crise lorsqu'il dit « non », lorsqu'il devient enfant. En effet, la notion de crise me paraît un peu suspecte, elle dégage une idée de violence, de souffrance. Or celle-ci peut être édulcorée par l'environnement éducatif, et surtout la sérénité des adultes. Le mot « crise » est générateur d'angoisse. Je dirais plutôt que l'adolescence est un processus, tout simplement un passage de l'enfance à l'âge adulte. Dès lors qu'il y a compréhension de la part des adultes, et comprendre un ado, cela ne veut pas dire tout accepter, le terme « crise » n'a pas lieu d'être.

Ce temps de croissance est souvent un passage difficile, avec des paroles de mal-être, plus que de souffrances. Beaucoup d'adultes projettent sur leur propre adolescent une image sociale qui ne correspond pas à ce qu'est leur enfants, ce qui fausse la relation et engendre des conflits.

Autre facteur : les adultes voient l'ado au travers de leur propre adolescence. Or, l'ado de 2005-2006 n'est pas le même que celui des années 70. Son fonctionnement psychologique, ses besoins et ses attentes sont différents. Ces attentes sont beaucoup plus orientées vers les émotions, vers l'affectif, vers les questions métaphysiques, à cause du matérialisme ambiant. Il y a trente ans, ces attentes étaient moins formulées, ces besoins de sens étaient plus satisfaits.

La mort, par exemple, faisait partie de la vie, or, maintenant, elle est occultée. L'amour, quasiment tabou autrefois, est aujourd'hui omniprésent, sous toutes ses formes, depuis l'eau de rose jusqu'au porno, qui s'affiche partout. L'ado d'aujourd'hui est ouvert à ces problèmes-là, comme à ceux de la violence.

Communiquer reste difficile quand les portes claquent. Communication positive ne veut pas dire communications sans aucune difficulté. Souvent, l'ado vit un jeu étrange pour l'adulte. C'est en réalité un vrai mécanisme de construction. « J'ai besoin de toi, mais il faut que je m'éloigne, je veux quitter la fusion initiale, parce que je deviens moi-même ». Je m'adresse ici aux mamas : attention... Vos enfants ne sont pas vos béquilles... Il ne faut pas tout confondre... Votre fils n'est pas le substitut du père... Il faut remettre les choses dans leur vrai contexte.

L'agressivité rend la communication difficile. Mais le rejet ne se porte pas tant sur les personnes, que sur une situation. Trop souvent les adultes fonctionnent sur l'exigence du « bon parent » - celui qui est aimé de l'ado-, et ils prennent ces situations de rejet comme une mise en cause de leur identité. L'agressivité est un moyen de mettre des barrières pour

s'aménager un espace intérieur qui va permettre de se décentrer par rapport au réel et d'observer.

Quand un ado s'isole dans sa chambre, très souvent les adultes lui disent : « Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne fais rien ! ». En bien si ! Il fait quelque chose : il interroge le monde, son environnement. Il cherche de nouveaux repères.

L'adolescence est une sorte de no man's land, entre les valeurs de l'enfance qui ne sont plus celles de l'adulte qui ne sont pas encore là. Pour que la communication puisse continuer, le rôle de l'adulte est de respecter cet espace-là, sans tolérer pour autant l'agressivité ou le manque de respect. J'essaie d'agir ainsi avec mon fils Joffrey, âgé de 14 ans aujourd'hui.

La communication avec l'ado se prépare dès l'enfance, en sachant aussi que tout peut le rattraper, il n'y a pas d'échec définitif.

Je vois deux réalités à la base d'une bonne éducation. L'autorité positive d'abord. Non pas l'autorité verticale qui impose, mais une autorité qui se construit sur le respect de l'enfant, le temps passé avec lui, non pas seulement en terme de quantité, mais en terme de qualité. Seconde réalité : l'expression de l'amour. L'amour se montre, se dit.

Pour accompagner cette période de mutation, je donnerais plusieurs conseils aux parents. Surtout, qu'ils regardent leur enfant, beaucoup plus que le stéréotype de l'ado. Qu'ils pensent à être humains avant d'être parents ! Cela suppose à certains moments de savoir parler de ses préoccupations, de ses peurs. Surtout, c'est être vrai.

On peut mettre des limites à une sortie par exemple, mais en ayant une parole vraie : « Tu peux sortir jusqu'à 2 heures du matin ? Je vais t'expliquer pourquoi je te demande de rentrer à minuit, voilà mes inquiétudes ». L'ado perçoit que l'adulte pose un interdit parce qu'il l'aime. Il répondra sans doute : « Non, rassure-toi... », Mais il aura intégré que ses parents sont inquiets. Il s'attachera à les rassurer, à leur prouver qu'on peut lui faire confiance. Peut-être dira-t-il : « Alors 1 heure ? D'accord, et je te promets que je rentrerai directement ».

C'est là tout l'art de la négociation qui responsabilise. L'interdit posé tout seul et bêtement amène la confrontation.

On peut négocier jusqu'au moment où on dépasse les limites de ses propres valeurs, parce qu'il y a l'intolérable et l'intolérable. Mais l'intolérable doit avoir un sens. Un ado acceptera un interdit fondé sur une valeur qui n'est pas la sienne, à condition qu'il voie l'adulte vivre cette valeur. Il s'agit d'être cohérent.

Je suggère parfois de passer un contrat. C'est intéressant, parce qu'il place les deux parties à parts égales. Il montre aussi comment, dans une relation, l'un est tributaire de l'autre. Cela crée une relation de dépendance fonctionnelle qui laisse libre. L'ado peut se dire : « Tel point fait partie du contrat, mais je suis libre de ne pas le faire. Mais il y aura des conséquences. J'ai aussi la possibilité de négocier le contrat, en sachant que l'autre n'y est pas obligé ». Ainsi, peu à peu, la relation, et l'adolescent, mûrissent.

On est certes démuni face à l'adolescent en grande souffrance car la parole n'a pas beaucoup de prise. Les mots sont source de méfiance. Très souvent, un ado en grande souffrance les refoule par peur de perdre l'amour parental. Où il les craint comme source de conflits, de violence. Dans ce cas, ce sont les gestes et les attitudes des parents qui rassurent.

Je crois au langage de l'amour au quotidien : le montrer, pas forcément le dire. Traduire, par des attentions en plus des mots : « Tiens, j'ai fait des frites, je sais que tu aimes ça », c'est tout. Le seul risque est que l'ado ne les mange pas.

Les parents peuvent aussi avoir recours à une parole tierce. Au sein du couple déjà, puisqu'un ado peut être réceptif à la parole de l'un ou de l'autre. Si les choses se passent très mal avec le père, la mère peut s'impliquer davantage, sans bien sûr dévaloriser le père ou le mettre à l'écart. Mais alors, qu'il ait cette parole : « Mon fils, ma fille, entre nous ça ne va pas, mais je t'aime. Je crois que je ne sais pas te le dire, te le montrer, mais je suis là, et ta mère va maintenant essayer de t'aider ». Voilà une parole très forte, car ce n'est pas évident pour un père de dire : « J'ai sans doute des torts ».

Les grands-parents peuvent aussi jouer ce rôle. L'essentiel est que le jeune communique avec un tiers, et alors, rien n'est perdu.

A l'inverse, lorsqu'il y a absence totale de communication – ni parole, ni geste, ni présence –, la situation est vraiment grave. Cela relève du domaine du pathologique, avec une parole thérapeutique.

Rien de pire lorsqu'on essaye de parler que de se heurter au « monde du silence » ! Ne généralisons pas ! Si un ado ne parle pas, mais qu'il partage la vie ordinaire de sa famille – par exemple, il vient à table, mais ne dit rien –, c'est précisément qu'il est dans sa bulle, d'où il observe le monde. Il est dans un silence de communication, puisqu'il reste parmi les adultes.

Souvent aussi il a peur des mots, parce qu'il s'aperçoit du décalage entre sa parole et la réalité. Il a peur d'être marginalisé. Combien de fois lui a-t-on dit : « Ne raconte pas de bêtises ! » Mais il construit sa pensée en parlant, il ne distingue pas toujours la construction de l'idée et sa verbalisation. Souvent on lui répond : « Qu'est-ce que tu racontes comme bêtises ! » Alors, à quoi bon parler si l'on se sent cassé ou en position d'infériorité ?

Le jeune a une communication très directe, et s'aperçoit que les adultes savent utiliser le langage pour le mettre en difficulté. C'est pour cela qu'il aime écrire : il maîtrise des mots, qui sont inertes. Quand on parle avec un jeune, on entend souvent ceci : « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire », et on enfonce parfois le clou en répondant : « En attendant, c'est ce que tu as dit ». « Les mots lui échappent »... l'image est parlante.

Si la communication avec l'adolescent ne peut être parfaite, l'essentiel est de ne pas renoncer, de ne pas délaisser cette parole indispensable.

LES PIEGES A EVITER

- Entrer dans l'agressivité de l'ado. Si l'on répond sur le même mode, c'est l'escalade. Il faut rester calme, et si son agressivité est trop forte, lui dire : « Je refuse de parler avec toi dans ce contexte, je te propose de te calmer, et on en reparlera demain ».
- Se poser toujours en situation de supériorité, et considérer l'ado comme un enfant ou comme un « adulte non fini ».
- Utiliser les mots pour tromper et manipuler, par exemple dans le cadre d'un chantage affectif. Cela casse complètement la relation.

POUR UNE MEILLEURE COMMUNICATION

- On ne communique pas n'importe où et n'importe quand. Les adultes ont souvent la communication immédiate. Mais l'ado a sa vie, ses activités, il a, du fait de sa

psychologie, des moments où il a envie de parler, et d'autres pas. Les lieux sont symboliques également. Sa chambre, c'est son univers : si on y va, cela veut dire que l'on souhaite une parole plus intime, plus confidentielle.

- Soigner l'amorce de la communication. Elle ne doit pas être abrupte, parce que, dans ces situations-là, l'ado a peur. Mieux vaut l'impliquer comme interlocuteur à part entière. « Je voudrais te parler quand tu auras un moment de libre », et bien sûr sécuriser tout de suite : « Je voudrais te parler au sujet de cette chose-là. Il n'y aura pas de problème, mais j'ai quelque chose à te dire, quand tu voudras ». Très souvent, l'ado répondra : « Dis-le tout de suite ». Mais on ne l'aura pas pris de court.
- Être extrêmement attentif aux mots employés. Par exemple, que les parents vérifient combien de fois dans une journée ils prononcent le prénom de leur enfant, et non pas le « tu ». Le prénom est fondamental, il donne l'identité.
- Éviter autant que possible les impératifs, c'est un mode « meurtrier ». Dans sa fragilité psychologique et affective, l'ado les prend au premier degré, comme un rejet. Ce n'est pas la même chose de dire : « Tu n'as pas remis de bouteille de lait dans le réfrigérateur ! » ou « Écoute, j'aimerais qu'il y ait toujours du lait dans le réfrigérateur ».
- Utiliser tous les modes de communication. Sourire à son ado, sans raison précise, lui faire un clin d'œil, une petite tape sur l'épaule en passant à côté de son fils ou une caresse sur la joue de sa fille. Ou lui lancer : « Tiens, j'ai vu aujourd'hui dans le journal un article sur le basket, je te l'ai découpé ». Tout cela est très signifiant parce que l'ado se dit alors que l'adulte est dans une situation de communication permanente. Ce qui n'empêchera pas l'adulte de la prévenir : « Oui, je suis d'accord pour parler avec toi, mais là, tu vois, il faut que j'aille travailler. Ce soir, quand je rentre, on en discute ».

ADOS : HALTE AUX ARNAQUES

Ce n'est pas la satisfaction des adolescents qui intéresse les marques, c'est leur argent. A nous d'alerter les ados sur les manipulations dont ils sont victimes. Toutes les semaines, à la Maison Saint Dominique Savio, nous tentons d'ouvrir les yeux de nos Saviotins pour ainsi développer leur esprit critique, leur libre-arbitre, leur permettre d'être capables de dire « non » aux tentations et aux arnaques.

La manipulation des ados est un phénomène bien réel qui désarçonne de nombreux parents. J'ai voulu, à travers ce chapitre, apporter des éléments de discussion pour affronter la question avec leurs enfants. Mais ce chapitre s'adresse d'abord aux ados, car les jeunes n'aiment pas se faire avoir et veulent faire leurs propres choix !

On pourra parler des aspects aussi variés que la nourriture, les drogues, les sectes, les nouvelles technologies ou l'argent. Même si ce sont des domaines très différents, ce sont les mêmes mécanismes de séduction qui opèrent en vue d'un seul but : induire les ados à consommer toujours plus. J'ai seulement retenu les aspects dans lesquels le phénomène de sujétion était collectif et non individuel.

Manipuler, c'est conduire quelqu'un à adopter un mode de pensée ou à faire quelque chose. Pour une secte ou une marque, les moyens employés sont de plus en plus identiques. Par exemple, se servir des « people » (les vedettes) comme instruments de publicité ou comme porte-parole. La scientologie, par exemple, utilise John Travolta ou Tom Cruise. La Kabbale, cette secte américaine aujourd'hui installée en France, se sert de Madonna, l'une de ses adeptes, pour se faire connaître. Les livres de sa star, publiés chez Gallimard, sont dédiés au gourou de la secte, Philip Berg, qui empoche au passage une partie des droits.

De la même façon, certaines marques arrivent à s'installer en France en quelques mois. La marque de vêtements Von Dutch par exemple, inconnue avant l'été » dernier, a choisi plusieurs vedettes comme porte-drapeaux, comme Lorie pour les très jeunes, ou encore Michaël Youn pour attirer les ados.

Autre moyen des marques pour lancer un produit : le repérage, à la sortie des écoles, les « leaders » des groupes de jeunes. A la Maison Saint Dominique Savio, les enfants ne courent aucun risque, je peux le garantir. Les professionnels du marketing les appellent les « early adopters ». Ils seront invités aux événements de lancement, recevront des produits de promotion. Inconsciemment, ils feront les promoteurs du nouveau produit, en en parlant ensuite à leurs copains. C'est ce qu'on appelle le « marketing viral » : on inocule un virus. Avec Internet, on liste d'autres méthodes pour aller chercher les leaders. Des agences spécialisées vont sur les « chats » (forums de discussions) portant sur des domaines qui intéressent la marque (le skate par exemple). Elles repèrent ceux qui parlent le plus.

L'utilisation des « people » et des « early adopters » permettra de toucher les autres, ceux qui suivent (les « followers » dans le jargon marketing). C'est un phénomène urbain avant tout ; il touche donc Paris, mais aussi les grandes villes.

Comment les ados réagissent-ils à mon discours ? Tout dépend de la taille de leur groupe. En petit comité, ils parlent plus volontiers et manifestent de l'étonnement. Mais par rapport aux marques, ils ont du mal à faire la part des choses, c'est-à-dire à considérer que ce n'est pas indispensable pour avoir une identité. Je souligne au passage le « génie » des marques qui ont réussi à faire passer l'idée que « la marque est le premier passeport social » !

En grandissant, les jeunes prennent de la distance, mais il est un moment où la pression du groupe est la plus forte. Rares sont ceux qui peuvent se passer des marques. Plus leur milieu

est défavorisé, moins ils peuvent s'en passer, car c'est le seul moyen, selon eux, d'être reconnu.

Toutes les générations d'adolescents ont besoin de se démarquer de leurs parents. Autrefois, la différence se faisait par la coupe du vêtement (le pantalon « patt d'eph' » par exemple) ou par un accessoire original (le keffieh). Aujourd'hui, la différenciation se fait au moyen d'une marque qui, par définition, est très chère (compter au moins 150 euros pour un jean Diesel !).

Existe-t-il une différence de réaction notoire entre les filles et les garçons face aux différentes manipulations dont ils sont l'objet ? Les garçons sont plus attachés aux marques. Car ils ne bénéficient pas comme les filles de chaînes de magasins comme Jennyfer, H&M, ou Tammy, qui offrent beaucoup de variétés à prix peu élevés. Ensuite, cela dépend de la « tribu » à laquelle filles ou garçons appartiennent. Les professionnels du marketing définissent un certain nombre de « tribus » dans lesquelles vêtements et codes diffèrent.

Par exemple, si les filles sont passionnées de rap ou de skate, elles vont porter les mêmes marques que les garçons. Si elles sont plus « gothiques », elles opteront pour des tenues noires des pieds à la tête.

Aujourd'hui, le domaine d'exception dans lequel filles et garçons se retrouvent, ce sont les baskets. Tous ou presque portent des baskets de marque, les marques variant selon les groupes.

La différence apparaît entre filles et garçons dont la consommation des drogues (tabac, alcool, cannabis ou drogues dures). Les enquêtes montrent que la consommation de cigarettes est à peu près équivalente (et en baisse) chez les garçons et les filles. Pour l'alcool en revanche, la consommation est bien plus forte chez les garçons. Elle ne cesse d'augmenter. Plusieurs causes à cela : d'abord les fabricants d'alcool. Ils ont mis sur la marché les « alcopops » (mélanges de bière, de sodas et d'alcools) et ont augmenté les conditionnements : les cannettes contiennent désormais 50 ou 60 cl. Enfin, une dernière cause : la campagne « celui qui conduit ne boit pas ». Elle encourage malheureusement les autres à boire.

On observe aussi une hausse de l'usage du cannabis chez les garçons. De plus en plus de jeunes l'essayent au moment où ils commencent à fumer, alors que c'est un produit interdit ! On a beau prétendre qu'à petites doses, c'est moins dangereux que le tabac, les risques de dépendance sont réels, surtout pour les personnes fragiles comme les adolescents en pleine croissance.

Chez eux, les mécanismes de dépendance s'installent plus facilement et plus vite. Par exemple : deux cigarettes par jour pendant deux mois suffisent à entraîner une dépendance. Chacun est différent dans ses réactions aussi bien psychologiques que physiques, mais quand la dépendance s'installe, la volonté ne peut pas grand-chose. Seule, une aide extérieure sera efficace.

D'où le paradoxe : au moment où les ados ont l'impression qu'ils vont pouvoir « gérer » leur vie et leur consommation, c'est le produit (tabac, drogue, alcool) qui gère, pas eux. D'autre part, je trouve inexcusable les fabricants de tabac lorsqu'ils disent (sur leurs sites Internet par exemple) qu'on peut arrêter de fumer quand on veut, alors qu'ils introduisent dans leurs cigarettes des produits accélérant l'accoutumance.

Comment réagir à toutes ces manipulations ? Les ados ont vraiment besoin d'aide, surtout au moment où ils ont envie et doivent se débrouiller tout seuls.

Le premier moyen consiste à leur donner un budget à gérer, en fonction des possibilités des parents. Cela les habituera à entrer dans la vie adulte en leur montrant notre confiance. Il servira à s'offrir des choses que les parents n'assumeront plus comme les loisirs d'abord (acheter ses propres CD, aller au cinéma), puis ensuite ses vêtements, vers 14-15ans.

Toutefois, il est préférable de ne pas y intégrer le goûter : un enfant de 12 ans par exemple n'est pas armé pour résister aux tentations dans ce domaine.

Les éventuels frais de téléphone portable doivent y entrer aussi. Quand on a trois ados, cela représente un montant important. Il est possible d'envisager que les parents prennent en charge l'abonnement et que le jeune paye ses communications au-delà du forfait.

On peut s'attendre à ce qu'ils dépensent tout le premier mois ou qu'ils achètent des bêtises. Après, ils seront bien obligés de faire des choix. Ils chercheront certainement à discuter pour demander plus mais, le cadre étant fixé, la discussion pourra être reportée à une prochaine échéance. C'est plus facile de discuter une fois par mois d'un budget que tous les jours d'un nouvel achat.

Etre strict les aide. Certains parents n'osent pas dire qu'ils ne peuvent pas payer, de peur que leurs enfants les aiment moins. C'est un faux problème. Les enfants se rendent très bien compte du niveau de vie de leur famille en comparant logement ou voiture. C'est important aussi de les aider à assumer leur différence.

Il faut informer les jeunes pour réagir face aux manipulations. C'est très vrai sur le plan alimentaire. Les produits qui tentent les ados sont aussi ceux dont la surconsommation conduit directement au surpoids et à l'obésité. C'est vrai aussi pour le coût réel de certains services de téléphone. Qui connaît le prix des textos (facturés quatre ou cinq fois leur coût) ?

Les professionnels du marketing disent que les ados sont surinformés. Ce qui signifie à mon sens qu'ils sont désinformés car ils n'ont pas le temps de faire le tri dans la multitude d'informations qu'ils reçoivent. Il est donc important de les aider pour qu'ils puissent faire leur choix en connaissance de cause.

Etre présent près des ados, c'est un peu jouer les « punching ball » et s'exposer à recevoir des coups : les ados d'aujourd'hui ne mâchent pas leurs mots et ne lâchent pas facilement le bout de gras. Mais c'est essentiel : ils ont besoin d'un cadre pour s'y confronter et éventuellement le repousser.

INTERNET : LES DERIVES DES « CHATS »

« Vous, c'est plutôt le « chat » pour le chat qui vous intéresse, parce qu'il est en direct. Et vous, vous glissez même parfois dans les salons virtuels réservés aux plus âgés. Le problème dans ce cas-là, c'est qu'on y trouve tout. Y compris des débordements tendancieux.

C'est ce qui a amené Microsoft à fermer MSN en octobre 2003, encombré par des messages à caractère pédophile, malgré une centaine de modérateurs pour toute l'Europe. C'est dire que, de toute façon, c'est à chacun d'être très vigilant. Et de ne pas chercher à pousser plus avant ces rencontres virtuelles. Si vous n'hésitez pas à vous camoufler pour vous balader sur les chats, d'autres internautes, adultes en général, agissent de même avec des intentions beaucoup moins avouables.

En un quart d'heure de chat, vous pouvez être repérés ; les pédophiles en particulier se font les champions de ce genre de rencontres, qu'ils cherchent ensuite à transformer en rendez-vous en vous demandant votre adresse ».

ALIMENTATION : DES TENTATIONS PERPETUELLES

« Du côté alimentaire, tous avancent le même argument fallacieux pour aiguïser vos envies : ils veulent tout simplement, disent-ils, vous « donner du plaisir », on ne peut pas leur en vouloir ! « Chacun peut choisir ce qu'il veut quand il veut, où il veut » et « trouver dans les sandwiches, pizzas et autres pâtisseries l'énergie dont les ados ont besoin ».

Ils mettent au point, particulièrement pour vous, des packagings faciles à transporter, donc à consommer. Ils multiplient les produits de « snacking », sucrés le plus souvent, mais aussi les charcuteries, les biscuits d'apéritif et les fromages. Et une nouvelle surprise se dessine à l'horizon au joli nom de « fun food », ou « fun bouffe », venue d'Amérique ; après les bonbons en spray, arrivent du « ketchup vert ou mauve, des gâteaux d'apéritifs qui colorent la langue, des snacks de pommes de terre aromatisés au chocolat ou à la cannelle... »

Des trésors d'invention au service de l'alimentaire. Après tout, prendre plaisir à manger, personne ne peut vraiment être contre. Le problème, hélas, c'est que tous ces produits pensés pour vous ne sont pas spécialement légers et que le « picorage » est désastreux pour... le tour de taille ».

C'EST « D'LA MARQUE »

« Des marques pour se démarquer des adultes, des marques pour se remarquer entre soi, des marques pour se faire remarquer... En matière de vêtements, la marque est votre « premier passeport social », explique une consultante, je veux parler de Madame Pascale WEIL, directrice associée de Publicis Consultants. Les marques, devrait-elle dire, tant vous aimez en changer selon l'air du temps. Car vous êtes plutôt du genre zappeurs, pas trop fidèles. Les marques, vous aimez ça, mais pas pour la vie et surtout pas celles que portent les adultes.

Du côté des garçons par exemple, l'urban style a enterré d'un coup le sportwear auquel s'accroche la génération de vos parents. Les grandes marques, Nike et autres Levi's, s'en rendent bien compte aujourd'hui, qui voient leurs ventes s'effriter, avec la concurrence de marques streetwear ayant fleuri ces dernières années à des prix pourtant élevés, et sous les coups de nouvelles venues très réactives, qui déclinent des lignes de produits à petits prix et démultiplient les tendances.

Ces nouvelles marques, souvent vendues dans des chaînes de magasins, ont-elles aussi l'objectif principal de vous « fidéliser », avec des méthodes commerciales encore inédites. Finies les collections de saison qui durent des mois.

Pour vous inciter à venir... et revenir régulièrement, elles pratiquent des prix peu élevés et renouvellent une bonne partie de leurs collections environ tous les dix jours. Du coup, vous y allez plus souvent « en passant » et si un vêtement vous plaît, vous vous laissez tenter, de peur de ne pas le trouver la fois suivante. Ces chaînes jouent la carte de la rareté, mais à un prix abordable. Et la combinaison des deux marche ».

LES BONS ELEVES SONT-ILS HEUREUX ?

Eternels premiers de la classe, ils font la fierté de leurs parents. Enquêtons sur ces élèves qui accumulent les bonnes notes, parfois au prix d'une grande souffrance. Ce chapitre me tient particulièrement à cœur car il me concerne complètement : pourquoi n'ai-je jamais été heureux à l'école, moi l'élève « brillant », l'élève « modèle », celui à qui semble tout sourire, mais en vain... Certaines phrases entendues dans ma petite jeunesse ont eu un retentissement néfaste sur ma vie : une directrice d'école maternelle dit, un jour, à ma mère, en ma présence : « Christophe sera toujours « nul » en Maths » ; « Christophe sera « nul » manuellement » ; « Christophe sera incapable de diriger une équipe », etc, etc... Certains membres de ma famille m'ont même reproché d'être trop introverti et préféreraient la personnalité de ma sœur – très extravertie – à la mienne ; ils l'ont dit lors des « fameux » repas de famille, très conventionnels et peu exaltants. Je ne suis pas d'accord avec cette philosophie orientale qui dit que l'on choisit sa famille... Je ne corresponds en rien à l'image que s'était faite mes aïeux : je ne suis pas ostréiculteur ; je ne suis pas manuel ; je suis honnête avec moi-même et avec les autres. La famille Labrousse est une poudrière qui sommeille et qui menace de sauter à tous les instants.

Certains « premiers de la classe » traversent les études, sereins et épanouis, d'autres craquent. En effet, il est des élèves brillants, en primaire, au collège, au lycée ou en classe préparatoire, qui sont aussi des êtres en grande souffrance. Même s'ils « disent » leur détresse par le corps, à travers de nombreux troubles somatiques (insomnies, troubles du comportement alimentaire, dépressions...), ces élèves pas comme les autres continuent de travailler et de rapporter les bonnes notes qui calment les inquiétudes parentales. Comme si un bon bulletin était le signe que tout va bien. « Nous étions rassurés par ses notes, heureux de voir qu'il trouvait goût au travail, me racontait une maman. Quand il a commencé à bouder la séance de cinéma hebdomadaire parce qu'il préférait travailler, cela ne nous a pas inquiétés. Aujourd'hui, je sais que c'était trop, mais à l'époque, nous étions contents de lui ».

Des signaux d'alerte : « C'est justement le « trop » qui pose problème, explique Patrice Huerre, psychiatre et psychanalyste, qui rencontre beaucoup de « cracks qui craquent » à la clinique universitaire Georges-Heuyer, à Paris. Le surinvestissement scolaire peut être un signal important pour les parents, surtout quand il est exclusif du reste ».

Chez les plus petits : « Certains se replient sur eux-mêmes, d'autres vont avoir au contraire des comportements perturbateurs pour qu'on les remarque, analyse Jean-Marc Louis, inspecteur de l'Education Nationale. Bien souvent, les parents ne voient pas que l'enfant « agite » l'élève pour attirer leur attention sur son mal-être ».

Chez les plus grands : « La tendance à collectionner les diplômes est une stratégie d'évitement, un moyen de différer le moment de grandir ». Une attitude parfois inconsciemment encouragée par les parents, qui maintiennent le « crack » dans la dépendance aux études et à la famille. N'ont-ils pas secrètement peur de voir leurs enfants prendre leur place ?

Des désirs contradictoires : grandir, c'est s'exposer à d'éventuels échecs, mais aussi se poser en rival de ses géniteurs. Pour ne pas avoir à « tuer le père », certains d'entre eux restent d'éternels étudiants et vivent alors des parcours douloureux, pétris de désirs contradictoires. « Parfois, à 20 ans passés, on en voit encore qui travaillent bien dans le but unique de faire plaisir aux parents, renchérit Cathy Lemerde, psychologue et coach à l'Institut européen de coaching de l'étudiant (IECE). Ils sont passés d'une « bouchée pour maman » à « une bonne note pour papa » et n'en sortent pas ». Souvent immatures, ils cherchent à se faire aimer en

accumulant les bons résultats. Mais il faut parfois attendre un événement grave pour déceler la souffrance derrière la performance.

Des efforts qui se payent cher : une amie a été effarée d'entendre dans la bouche de l'intervenant de SOS Médecins, venu secourir sa fille, 19 ans, après un malaise à la maison, que celle-ci était anorexique et devait être hospitalisée. « Le monde s'est écroulé d'un coup, nous n'avions rien vu, me confiait-elle. C'est vrai, elle parlait souvent de fatigue. Mais pour intégrer une grande école, cela me paraissait normal qu'elle fasse des efforts. Quand elle disait : « Je suis nulle, je n'y arriverai jamais », je la rassurais en insistant sur le fait qu'elle avait le potentiel pour y arriver ».

Chez certains enfants ou adolescents fragiles, trop de pression peut entraîner des troubles graves – de la toxicomanie à la tentative de suicide, en passant par l'arrêt brutal des études. C'est donc bien avant qu'il s'agit d'être attentifs à leur comportement et à d'éventuels signaux de détresse. Peu de gens veulent les croire quand ils se plaignent. Les adultes leur répondent souvent : « Tu nous bassines avec tes histoires, il n'y a pas de raison que tu n'y arrives pas ». Et pour cause : toutes les raisons sont réunies pour qu'il t arrive...

Quand l'échec est inadmissible : des raisons explicites, d'abord : le culte de la réussite individuelle a contaminé tous les secteurs de la société, y compris l'école. Les incertitudes sur l'avenir majorent encore la pression parentale. Des raisons inconscientes, ensuite : la réussite de leur enfant est devenue un barème social, parfois même l'occasion d'une revanche. Certains attendent de leur ado qu'il prenne « l'ascenseur social » et valorise sa famille d'origine.

Beaucoup de jeunes élèves doués sont soumis à des phénomènes de reconduction ; les parents voudraient que leur enfant réussisse là où ils ont échoué. Une mission implicite souvent lourde à porter. « Mes parents m'ont conditionnée pour que je sois une bonne élève et j'ai joué leur jeu aussi longtemps que possible, témoigne une femme de 30 ans. L'échec, c'était le risque de ne plus être aimée ». Quand, à sa deuxième tentative, elle échoue au concours d'entrée en médecine, son père la gifle pour la première fois de sa vie. « Ce jour-là, je me suis affranchie, et la semaine suivante, je suis partie en Ecosse pour un an, comme jeune fille au pair. J'ai enfin appris à vivre sans eux, et compris ce que je voulais faire de ma vie ». Depuis, au cours d'une explication avec son père, cette femme a découvert qu'il n'avait pas pu faire d'études et qu'il trouvait dommage que sa fille gâche son propre potentiel.

La peur de ne pas réussir affecte particulièrement ceux que Patrice Huerre appelle les « héritiers ». Pour faire comme mon père ou « les hommes de la famille », ils (elles) ont la charge inconsciente de poursuivre une lignée professionnelle. Devenir médecin, énarque ou avocat..., alors qu'ils rêvent d'un autre destin... Ainsi Muriel, 36 ans, qui voulait être musicologue : « J'ai fait un DEA de droit pour rassurer mon père tout en sachant que je ferais autre chose après. Mais alors que mes amis s'épanouissaient dans leurs études, moi je dépérissais, j'étais constamment déprimée. Et, à l'époque, mon père ne voyait mon bonheur qu'au barreau ».

Cesser le dopage éducatif : quand le fossé est trop large entre les aspirations profondes des enfants ou ados et les ambitions des parents, la crise peut éclater à tout moment. Même s'ils n'en sont pas toujours conscients, les premiers de la classe ne veulent plus travailler pour quelque chose qui les dépasse... C'est alors – quand on n'a pas pu le faire avant – qu'il s'agit de les entendre : cesser le « dopage éducatif », rassurer l'enfant plutôt que l'élève... Au cœur des doutes du jeune champion, il y a toujours cette question : « Suis-je capable d'être aimé, d'être autre chose qu'un bon élève ? » conclut Patrice Huerre. Face à une telle question, il est conseillé de répondre présent.

LES QUATRE SYMPTOMES OU... LES QUATRE MOTIVATIONS

- Faire plaisir aux parents : le syndrome « une bonne note pour papa, une bonne note pour maman ».
- Rester des enfants : ils font durer leurs études pour ne pas s'exposer à l'échec en passant dans le monde adulte.
- Assurer l'héritage familial : le classique : « Tu reprendras le cabinet, mon fils ! »
- Gravir l'échelle sociale : les parents se sentent en échec social et poussent leurs enfants à les venger.

A LIRE :

- « Mon enfant est-il un écolier heureux ? » de Jean-Marc Louis. Un guide pratique pour une scolarité heureuse et épanouie (InterEditions, 2004)
- « Faut-il plaindre les bons élèves ? » de Patrice Huerre (Hachette Littératures)
- « Ces enfants malades du stress » de Gisèle George
- « Quelles valeurs pour l'école du XXIe siècle ? » de Gérard Guillot.

AIDEZ-MOI À TROUVER MES REPERES

Pas facile de dire non à son enfant quand il vous implore de ses grands yeux pour obtenir quelque chose. Pourtant, lui mettre des limites, c'est lui donner des repères pour grandir.

« Mon fils n'en fait qu'à sa tête ! Il veut tout décider et j'ai du mal à me faire entendre, se plaint la maman de ce jeune Saviotin de 11 ans. C'est vrai qu'on lui a toujours beaucoup cédé et qu'il en a pris l'habitude. »

Comme cette maman, beaucoup de parents se sentent aujourd'hui un peu démunis face aux exigences de leurs enfants. Ceux-ci sont parfois dans l'opposition et la revendications permanentes, et ce, bien avant l'âge de l'adolescence.

Pourtant, l'enfant, dès sons plus jeune âge, a besoin de limites, sinon il risque de tomber dans l'excès, les débordements en tous genres, voire l'agressivité : vers 2 ou 3 ans, il est dans l'illusion de la toute puissance. Il se croit le maître du monde et il est bon de la recadrer avec tendresse et fermeté. Il est important de lui montrer qu'il ne peut pas tout maîtriser et que ce n'est pas lui qui décide de tout. Maman et papa sont là pour cela. Si on ne le fait pas, on risque l'escalade : en grandissant, ce sera toujours plus ! Certains parents ont du mal à lui dire « non » parce qu'ils ont peur de lui faire de la peine, même un instant. Ils n'osent pas affronter les conflits, les frustrations que leur enfant doit nécessairement connaître et qui va lui permettre de se construire comme sujet. Donner des repères à un enfant l'aide à grandir et cela le sécurise : en effet, celui-ci est envahi de pulsions très fortes dans sa petite enfance que seules les règles et l'éducation vont parvenir à contenir progressivement.

Savoir dire « non » à son enfant est un moyen de l'aider à se structurer mentalement : « Si l'enfant est une personne », comme le disait Françoise Dolto, il n'est pas une grande personne, aurai-je envie de rajouter. Laisser l'enfant trop décisionnaire crée chez lui beaucoup d'anxiété et peut se traduire par des troubles du sommeil, de grosses colères, etc. Cela le soulage que l'on décide pour lui et qu'on lui résiste de temps à autre.

S'opposer est aussi un acte d'amour. L'enfant a besoin de cette autorité bienveillante et tranquille qui, dans l'affrontement, le rassure. Je suis consterné de remarquer, autour de moi, des parents se sentant « coupables » d'avoir dit « non » à leur enfant. Ce dernier a tout compris et a conscience de faire douter sa mère ou son père, de les faire courir, de faire apparaître leur propre mal-être à tous les deux. Ces parents, afin de cacher leur manque de « savoir faire », exposent toujours de belles théories sur l'éducation ; ils ont des « principes » auxquels on ne déroge pas, mais en vain... ne s'aperçoivent-ils pas que leur enfant est en train de les mener en bateau en les charmant, en hurlant, en « piquant » quelques colères, en se réveillant la nuit parce qu'il a eu peur de ceci ou de cela, etc, tout ceci afin d'expliquer que l'enfant ne se sent pas sécurisé avec ses parents. Je vais paraître un peu brusque, mais ces parents « donneurs de bonnes leçons » auront du travail dans les années à venir. Je remarque, dans ces familles, que depuis la naissance de leur enfant, leur vie est calquée sur la sienne, qu'ils sont les objets de ce sujet, et qu'ils en ont oublié leur vie de couple, leur intimité en quelque sorte.

C'est aussi protéger son enfant que de déterminer pour lui un mode de vie stable, fait d'une multitude de petits rituels si rassurants : le réveil le matin à la même heure avec le chocolat chaud sur la table de la cuisine, l'histoire lue au coucher, le câlin avant d'éteindre la lumière. Et tout cela dans le même ordre. Rien n'est plus sécurisant pour lui que de répéter les mêmes choses tous les jours. Il appartient aux parents de définir en douceur ces

fameuses règles qui vont régir la vie de leur enfant. Petit à petit, celui-ci va intégrer les interdits, apprendre les frustrations en différant la satisfaction de ses désirs. L'important, c'est d'être cohérent avec ce que l'on énonce : quand on pose des principes, il est souhaitable de s'y tenir et de ne pas changer d'avis tous les jours. Si on a dit « non » un jour, il est préférable de ne pas dire « oui » le lendemain sous prétexte que l'on est fatigué et que l'on n'a pas envie de rentrer en conflit avec son enfant. Celui-ci sentira la faille et s'y engouffrera avec jubilation.

L'ENFANT TYRAN, SOUVENT SURPROTEGE

Le risque de ne pas mettre de limites à son enfant, c'est de le voir prendre le pouvoir de la famille... On parle alors d'« enfants tyrans » qui poussent à bout leurs parents, ces derniers cédant de plus en plus de terrain. Ils sont souvent surprotégés par des parents aimants débordés par l'omnipotence de leur progéniture.

Faire face à deux... Pour répondre aux coups de boutoir que ne manque pas d'asséner notre ado, mieux vaut être en accord dans son couple et former un rempart solide. Vous le constaterez très vite : l'ado sait y faire et se met rarement ses deux parents à dos... En cas de problème, il garde ainsi un appui affectif. Là encore, ce n'est pas le moment de prendre ombrage quand on occupe la « mauvaise » place. Rassurez-vous d'ailleurs, la roue tourne très vite... Ce qu'il faut surtout éviter, c'est d'entrer dans le jeu de l'adolescent en faisant alliance avec lui contre l'autre parent. Car en alternant ainsi période de grâce et de disgrâce, l'ado teste le couple que vous formez. S'il sent une brèche, il s'y engouffrera inconsciemment. Dans un premier temps, il sera ravi mais, plus tard, il risque de le faire payer très cher au parent qui aura joué ce jeu de la séduction. Il aura le sentiment, pas tout à fait erroné, de s'être fait manipuler...

Pour traverser cette période houleuse, les ados ont plus que jamais besoin de l'appui de leurs deux parents. Même s'ils clament haut et fort le contraire !

PARENTS – ENFANTS : A CHACUN SA PLACE !

L'enfant est une véritable éponge : il se nourrit de ce qu'il voit et reçoit, particulièrement de ses parents. Si un climat harmonieux est directement bénéfique, les moments les plus difficiles peuvent aussi être l'occasion de témoigner devant lui de la capacité à surmonter les crises.

Il est fréquent que les couples viennent me consulter parce que leur enfant manifeste des troubles révélant des mésententes conjugales, même si les parents aiment l'enfant...

Une maman me dit lors d'un week-end de parents : « Je commence à voir ce qui nous dérange tant, parfois, dans le comportement de nos enfants, c'est qu'ils nous montrent à livre ouvert une page de notre inconscient. »

Ce qui se passe n'est pas au niveau du savoir conscient. Pour mettre des mots sur ce que ressent l'enfant, il convient d'abord de rappeler ce qui se produit en chaque conjoint « lorsque l'enfant paraît ». Devenir parent modifie profondément la dynamique affective et émotionnelle du couple.

Jusque là, chacun se voit dans les yeux de l'autre, dont l'amour, dans un premier temps, fait un miroir valorisant. Lorsque le bébé paraît, il devient un autre miroir pour chaque parent. La relation à l'enfant entre en résonance avec l'enfant que l'on a été ; même si ce vécu est en partie oublié, l'expérience de jadis sert d'axe de référence à la mise en place du rôle de parent. Car ce métier ne s'apprend nulle part. Même remanié en permanence par les connaissances adultes, le savoir intuitif issu de l'enfance demeure. Cette mobilisation en profondeur de chaque parent modifie leur comportement, l'un et l'autre ayant été élevés différemment.

En fait, ce dévoilement de la personnalité de chacun lié à la présence de l'enfant sera un enrichissement réciproque. Mais sur le moment, c'est une porte ouverte à la critique du comportement éducatif de l'autre. L'atmosphère familiale est alors source de tensions multiples, que l'enfant perçoit, et dont il souffre sans vraiment comprendre.

Que se passe-t-il ? Inconsciemment, l'enfant voudrait capter tout l'amour de chacun de ses parents, ce qui équivaut à prendre la place de l'un pour évincer l'autre, séparer ses parents pour les avoir chacun tout à lui. Le jour où ils ne s'entendent plus ressemble, pour lui, à l'accomplissement de ce vœu informulé. Mais il s'en sent coupable, et cela l'angoisse. Et lorsque le soleil revient dans la maison et qu'il voit à nouveau ses parents détendus et heureux ensemble, il en est soulagé : « Génial, mes parents s'aiment ! »

Pourtant, tous les parents voudraient donner le meilleur à leurs enfants. Mais la relation à l'enfant puise dans ce que l'on n'est plus que dans ce que l'on voudrait être. Nous aimons nos enfants avec nos manques autant qu'avec nos qualités, et c'est bien ainsi, car des parents « parfaits » seraient des modèles inatteignables plus tard. Et ces parents « merveilleux », il serait impossible de s'en différencier et de les quitter. Or, il est écrit : « Tu quitteras ton père et ta mère... ».

Si les difficultés qui ressortent à l'âge adulte s'enracinent dans les carences du couple parental, on est donc toujours renvoyé à l'image de ce dernier.

Dès le début de sa vie, l'enfant se construit à travers des mouvements complexes d'identification/différenciation et de fusion/séparation. Même s'il critique le modèle parental ; il est fréquent qu'il le reproduise, dans la même situation, en l'ayant partiellement

intériorisé. Devant une grande difficulté, les enfants des parents divorcés penseront par exemple : « Ils ont divorcé, pourquoi pas moi ? » La cause profonde de ce qui ne va pas dans le couple s'organise inconsciemment autour du traumatisme infantile qu'a été une mésentente parentale.

Pour une femme, la maturité est étroitement liée à la capacité de vivre « séparée d'avec sa propre mère. Devenir mère, c'est cesser d'être l'enfant de sa propre mère. Or, une femme, même très indépendante extérieurement, peut rester dépendante, surtout si le lien est resté ambivalent. Elle va agir non pas selon ce qu'elle veut elle-même mais pour faire ou ne pas faire comme sa mère. C'est souvent que le rôle séparateur du père n'a pu s'exercer suffisamment.

Il faut oser se détacher de son père et de sa mère pour devenir soi-même. A 25 ou 30 ans, avoir besoin de téléphoner à l'un ou l'autre tous les jours semble davantage refléter l'immaturité de la relation qu'un amour exemplaire...

« Génial, mes parents s'aiment ! » : l'amour des parents entre eux, est-ce de cela que les enfants ont le plus besoin ? L'être humain a besoin d'amour pour vivre autant que d'air pour respirer. Ce qui est important, c'est de transmettre à un enfant la capacité d'aimer. Pour cela, il faut avoir été en mesure de recevoir de l'amour et d'en donner.

J'ai vu des couples qui s'occupaient très bien de leur progéniture, qui continuaient d'exister socialement en donnant l'image d'une famille unie, mais dont la relation conjugale était devenue vide... Ils ne sont jamais seuls ; ils ne peuvent supporter de passer un week-end en famille ; leur calendrier se remplit rapidement : ils invitent des « amis » ou du « monde » pour prendre l'apéritif, pour venir dîner afin... de combler ce vide existentiel entre eux. Quel gâchis ! Le risque est de déplacer sur l'enfant son besoin d'aimer et d'être aimé.

A l'inverse, avoir des parents qui ne pensent qu'à eux et à leur couple peut susciter chez les plus jeunes une détresse d'abandon et des manques affectifs réels gênant sa croissance psychique.

Il est souhaitable de vivre avec son conjoint une relation, pour donner à son enfant l'amour parental dont il a besoin. D'abord, parce que ce dernier s'en trouve sécurisé ; ensuite, parce que cela l'oblige à admettre que l'amour qui circule entre ses parents n'est pas de même nature que celui qui s'établit entre ses parents et lui.

Ce qui est important pour l'enfant, c'est d'être aimé par un père et par une mère qui occupe chacun à ses côtés une place spécifique, expression de leurs différences.

UNE RELATION EQUILIBREE

Pour être équilibrée, la relation doit être triangulaire. Elle demande un réajustement continu, car la vie de l'homme, de la femme, de l'enfant, est en transformation permanente. Et heureusement ! Si tout allait trop bien tout le temps, on aurait tendance à avoir le sentiment de tout savoir, d'avoir tout compris, et on serait en réalité les mauvais élèves de la vie. En effet, c'est la vie qui en avançant nous enseigne au fur et à mesure.

Aider chacun dans une famille à trouver sa juste place est essentiel, car cela signifie respecter les différences de chacun. Deux repères peuvent aider à réfléchir : la différence des générations, et celle des sexes.

Maintenir la différence des générations, c'est, par exemple, éviter à tout prix de prendre son enfant comme confident de ses déboires conjugaux – position intenable et très anxiogène pour lui.

La présence désirante d'un conjoint oblige l'autre à se détourner momentanément de l'enfant, même si c'est une frustration pour les deux. Ainsi, amour parental et amour conjugal doivent se réguler en permanence. C'est loin d'être facile.

Des enfants qui partagent toute la vie des adultes, restent le soir avec eux, sont vite énervés de vivre au rythme des adultes, et les parents le sont aussi, n'ayant plus de temps pour eux. Il ne faut pas non plus dire « tais-toi », ou « va te coucher », pour donner à l'enfant une place selon son âge. Il est nécessaire de lui consacrer du temps seul ou en couple, de l'écouter, afin qu'il apprenne à s'exprimer.

Les jeunes, donc, ont besoin d'un dialogue entre générations, mais avec des frontières bien marquées.

LES REPERCUSSIONS DE LA VIE SEXUELLE DU COUPLE SUR L'ENFANT

La vie sexuelle du couple régule la relation parents/enfants, garantit la place de chacun, et évite les dérives. Il serait regrettable qu'un parent insatisfait dans sa relation conjugale en vienne à conclure : « Désormais, je ne vis que pour mes enfants ». Se servir de son enfant pour combler un manque affectif ne le respecte pas, et risque de déclencher un excès d'excitation ingérable. Même s'il peut se sentir valorisé, il souffrira plus tard d'avoir été au cœur du besoin d'amour parental.

Une femme déçue par le quotidien de la vie de couple sans oser le dire risque de surinvestir l'enfant en lui demandant qu'il le comble. Cela peut le rendre angoissé, ou le culpabiliser, car quoi qu'il en soit, il ne pourra satisfaire sa mère. Il risque plus tard d'être un homme anxieux, qui aura du mal à se donner à une autre femme (« Si je laisse ma mère, elle va mourir »), et d'avoir des difficultés dans ses relations amoureuses. Aimer trop, de façon possessive, c'est empiété sur la liberté de l'autre nécessaire pour qu'il puisse aimer à son tour.

Quant au père qui souffrirait d'une carence dans le domaine affectif ou sexuel, il aura du mal à asseoir son autorité, et risquera de perdre confiance en lui.

En outre, la rupture des relations affectives et sexuelles des parents inscrit dans l'enfant une représentation précaire de l'amour dans le couple.

QUE DIRE ET QUE NE PAS DIRE AUX ENFANTS DES DIFFICULTES DU COUPLE ?

Il importe moins d'éviter les crises, de les nier ou de les étouffer, que d'apprendre à les gérer. Ce sont des épreuves de la réalité indispensables à la connaissance de soi, de l'autre,

pour installer la relation dans une dimension créative et dans la durée. De nos jours, les différences sont trop vite interprétées comme signes d'incompatibilité et deviennent source de conflit au lieu d'être structurantes pour le couple et la famille. La suppression de la différence entraîne celle du jardin secret de l'autre, de son pouvoir de séduction, la confusion des identités.

Le conflit parental touche l'enfant – ce dernier sentira ce que l'on n'aura pas réussi à filtrer -, mais la façon dont les parents vont être capables ou non de l'assumer en fera pour lui un traumatisme ou au contraire une forme d'apprentissage.

Il faut en effet distinguer une souffrance psychique bonne, qui stimule la capacité de gérer une frustration et fait mûrir, d'une souffrance traumatique, qui peut laisser des blessures. Celles-ci surviennent quand le psychisme est débordé du fait que les parents n'ont pas su contenir soucis et angoisses. C'est une question d'adaptation à chaque enfant : certains sont costauds psychiquement, d'autres plus fragiles.

Parmi les couples que je reçois, qui me parlent de crises répétitives et apparemment sans issue, la plupart sont pris dans des malentendus d'autant plus difficiles à élaborer qu'ils sont infiltrés de messages parentaux rendus inaccessibles du fait de non-dits à propos de drames familiaux vécus jadis et tenus secrets. Une rupture de transmission dans l'histoire familiale peut empêcher la construction de l'identité chez l'enfant.

D'autre part, seules les paroles vraies aident l'enfant à se dégager des problèmes de ses parents. Si les problèmes des adultes sont traités dans leur lieu et circonscrits en expliquant bien à l'enfant que ses parents ont quelque chose de difficile à vivre mais qu'il n'y est pour rien, il pourra les surmonter.

A l'inverse, un enfant qui n'aurait jamais été confronté à un manque, à une perte, ne pourrait élaborer cela en lui et ne serait pas « musclé » psychiquement. Or, pour devenir adulte, il faut ne pas avoir peur de la différence, du conflit, du manque, de la souffrance, de la morte.

NE VAUT-IL PAS MIEUX UNE RUPTURE QUI AMENE LA PAIX QU'UNE ATMOSPHERE DE CRISE ET DE TENSIONS PERMANENTES ?

Hélas, ce n'est pas parce que l'on rompt une relation conjugale difficile que l'on retrouve la paix. Il est plus facile de partager les biens de façon équitable que de se pencher sur les causes de la mésentente. Chacun quitte l'autre avec des problèmes irrésolus. Ou bien tente une explication rationnelle, en se déchargeant de la responsabilité sur l'autre... Sans se demander ce que les enfants en feront plus tard.

Il arrive souvent aussi que les conflits non résolus viennent parasiter, après la séparation, la relation de chacun avec les enfants.

COMMENT REPARER CHEZ NOS ENFANTS LES BLESSURES QUE NOUS LEUR AVONS INFLIGÉES MALGRE NOUS ?

« Réparer » n'est probablement pas le mot juste. En revanche, si nous avons bien réfléchi à certains comportements inadaptés, en parler avec nos enfants en tenant compte de leur âge peut soulager tout le monde et donner un ton de vérité simple à la relation avec eux.

Les enfants qui s'en sortent bien après une enfance difficile sont en général ceux qui ont réussi à combler les insuffisances de leur propre famille par un transfert sur d'autre : grands-parents, amis, professeurs, etc.

Il faut également ne pas chercher à tout expliquer. Certains peu gâtés par la vie s'en sortent, d'autres qui ont tout eu échouent. C'est le mystère de la vie et de la liberté. Les grands saints n'ont pas tous grandi sur du velours. C'est un piège de la modernité offrant tous les possibles que de donner l'illusion que l'on peut posséder le bonheur ici-bas.

QUELLE EST LA CLE D'UNE BONNE HARMONIE ENTRE CONJOINTS ET ENFANTS ?

Lorsqu'un homme et une femme arrivent à penser « notre enfant » et non « mon enfant », ou encore, « ce que nous voulons lui transmettre » et non « ce que je veux lui transmettre », c'est déjà beaucoup ! L'enfant est celui du couple, pas de l'un ou de l'autre : c'est fondateur par son identité. C'est l'exemple de ce que les parents vivent entre eux qui est important. Des valeurs comme le sens de la vie ne se transmettent que par le vécu.

Les parents qui traversent la vie avec des moments difficiles mais vécus dans la confiance, qui ont une vie de couple féconde avec sa part de joies au-delà des mésententes, apportent plus à leur enfant que ceux qui l'auront gardé à l'écart de toute difficulté.

Les tensions surmontées, il s'aventurera dans l'amour avec confiance. Plus tard, il pourra se dire devant les difficultés qu'il rencontrera inévitablement : « Mes parents ont traversé leurs épreuves ; je les traverserai moi aussi ».

REUSSIR QUAND SES PARENTS ONT « RATE »

Si la répétition de génération en génération existe, elle n'est jamais à l'identique, le travail psychique de l'âge adulte modifiant constamment nos rapports aux autres. Il n'existe pas de déterminisme psychique absolu, et notre liberté d'être infiltre en permanence nos comportements. Nous ne répétons, inconsciemment, que ce qui n'a pas pu être suffisamment réfléchi.

En revanche, la répétition de certains comportements traumatiques, comme les non-dits et les secrets, peuvent, en s'additionnant, expliquer, deux ou trois générations plus tard, le surgissement d'une psychose ou d'un comportement délinquant. Prendre conscience de ses propres conflits, et s'en occuper, permet un filtrage des traumatismes qui épargnera les générations suivantes.

LES DEVOIRS A LA MAISON ... SANS S'ENERVER !

« Va faire tes devoirs !!! » Pour de nombreux parents, le travail à la maison est une dure épreuve, et ce qui devrait être un fructueux moment d'apprentissage se transforme en soirées gâchées et parties de bras de fer. Mais comment sortir du pensum ?

QUE PROPOSER AUX PARENTS QUI VEULENT AIDER LEURS ENFANTS FAIRE LEURS DEVOIRS A LA MAISON ?

Il s'agit avant tout d'exercer son bon sens. Si l'enfant a de bons résultats, en rapport avec le travail qu'il fournit, il n'y a rien à changer. En revanche, s'il a de mauvaises notes ou que les bonnes notes sont obtenues au prix d'un effort trop important – il n'a plus le temps de jouer ni de faire du sport -, il faut modifier son style d'accompagnement.

CONCRETEMENT, QUE FAUT-IL CHANGER ?

Il est nécessaire de revoir ses habitudes et les nôtres ! Beaucoup de mères, croyant bien faire, s'empressent de mettre leur enfant au travail dès le retour à la maison ; surtout si elles savent qu'il est en difficulté. « Pour gagner du temps », certaines distribuent le goûter sur le chemin du retour !

En sortant de l'école, l'enfant est fatigué par la « concentration » fournie, par sa vie sociale. Il a besoin de se détendre. Il y a fort à parier que le temps qu'il va passer sur ses devoirs est beaucoup plus important que le temps de travail efficace qu'il va pouvoir fournir. Peut-être ne réussira-t-il pas du tout à faire ce qui lui est demandé ?

L'épreuve de force, le cercle vicieux, se met en place. Les parents accentuent leur pression : il faut travailler plus. Lui a déjà l'impression de ne faire que cela ! Découragement et frustrations apparaissent.

Lorsque les parents rentrent du bureau, ils ne se jettent pas tout de suite sur leur ordinateur ou leur livre ; ils s'octroient un moment pour souffler. Laissons de même à l'enfant le temps de goûter assis, de parler de ce qu'il veut, pas forcément de l'école. On peut s'intéresser à sa journée à lui, pas seulement à celle de l'élève : « A quoi as-tu joué aujourd'hui ? A côté de qui étais-tu à la cantine ? » Ainsi, il existe pour lui-même et ne se sent pas seulement peser sur lui la quête anxieuse de ses parents : a-t-il réussi sa dictée, le contrôle de Maths ?

Demandez-lui ensuite ce qu'il aimerait faire : jouer, dessiner, sortir, ou rêver sur son lit ? C'est une des seules fois dans la journée où il a la possibilité de choisir. Il doit pouvoir décharger son énergie – physique, créatrice – contenue durant le temps scolaire, et qui, non exprimée, l'empêcherait de bien travailler.

Il faut compter une bonne heure de repos. On fixe une limite dans le temps : « Quand tu te seras détendu, tu feras tes devoirs ». A l'heure dite, il faut exiger de lui qu'il s'y mette. En réalité, le temps de récupération permis est du temps gagné pour le travail.

QUE FAIRE LORSQU'IL MONTRE DE LA MAUVAISE VOLONTE POUR SE METTRE AU TRAVAIL ?

Nous parlons d'un enfant, d'un ado en réelle difficulté scolaire. Quand les mauvais résultats viennent d'un manque de travail manifeste, et uniquement d'un manque de travail – ce qui est très différent de difficultés d'apprentissage -, cela relève de l'autorité des parents.

La mauvaise volonté peut aussi venir du désespoir de celui à qui ses parents disent : « Tu joueras lorsque tu auras fini tes devoirs ». Il sait que le risque est grand de s'entendre dire après qu'il est l'heure de dîner et d'aller au lit ! Il voit donc toute possibilité de s'amuser.

Je propose au contraire de lui expliquer ce qu'il va faire : se détendre dans un premier temps, puis se mettre au travail. Ses parents exigeront alors de lui ce temps de travail, adapté à son âge. Il s'agit d'un contrat qui demande une certaine discipline et organisation.

QUAND UN ENFANT EST REPOSE, IL FAUT BIEN QU'IL S'Y METTE !

Oui, après le temps de détente proposé, il s'agit de « revenir » peu à peu vers l'école en prenant des nouvelles de sa journée de classe.

Demander à l'enfant par quoi il veut commencer le valorise. De plus, s'il débute par ce qu'il aime, son travail sera plus rapide et mieux fait. Dans le cas contraire, il y a risque de découragement.

QUE FAIRE JUSTEMENT QUAND L'ENFANT SE DECOURAGE ?

Ne pas nous décourager, nous ! Ou en tout cas, ne pas le montrer. Au contraire : on croit en lui et on le lui fait savoir. Je dis aux parents que je rencontre : « Vous devez vous positionner en fan ». Lorsqu'il revient avec une mauvaise note, il est important de le rejoindre : « Qu'a dit ton prof en rendant la dictée ? Qu'as-tu ressenti alors, as-tu eu envie de pleurer ? » Il doit se sentir compris et soutenu pour avancer. On peut essayer de chercher des circonstances extérieures atténuantes : « Tu étais peut-être fatigué ? » Il faut lui laisser penser qu'il peut faire mieux. Si on lui laisse croire qu'il n'est pas bon, il ne peut plus se projeter dans l'avenir !

S'il est découragé, le message à faire passer au moment des devoirs, c'est : « Viens, je vais t'aider. Je découpe les étiquettes et tu les colles ! » Ou bien : « Avance la rédaction de l'exposé et je cherche les définitions dans le dictionnaire ». Il est important de saisir toutes les occasions de le féliciter : « Bravo, tu as été rapide aujourd'hui ! » En renforçant son estime de lui-même, l'enfant reprend courage. C'est un peu le travail d'un sportif et de son coach. Dans la même optique, on peut commencer très tôt à définir avec lui des « mini objectifs ».

QU'APPELEZ-VOUS MINI OBJECTIFS ?

L'enfant qui revient avec zéro a peu de chances d'obtenir la fois suivante la note brillante dont ses parents rêvent. Le résultat lui paraît inaccessible et il va baisser les bras. Lui fixer un « mini objectif », c'est lui fixer un objectif à sa portée : « cette fois-ci, tu as eu 0, eh bien, la prochaine fois, nous allons viser un 1 ! » Il s'agit de lui redonner confiance et de l'aider à remonter la pente. Pour cela, il est aussi nécessaire de se pencher sur sa manière de travailler.

COMBIEN DE TEMPS EST-IL RAISONNABLE QUE L'ENFANT ETUDIE LE SOIR ?

Chaque enfant a son rythme, il serait préférable de parler en termes d'effort. Un gros quart d'heure est raisonnable en CP. Si les parents constatent des problèmes de concentration, ils peuvent proposer de fractionner le travail : dix minutes de concentration, dix minutes de jeu, puis à nouveau dix minutes de travail.

J'ai emprunté cette méthode à Tony Buzan, auteur d'un ouvrage sur la gestion du temps. Une élève de Seconde que j'ai rencontrée dernièrement, en difficulté malgré trois heures d'un travail quotidien à la maison, m'a remercié devant l'un de ses profs. Je lui avais simplement recommandé ce rythme : une heure de détente, trois quarts d'heure de travail, un quart d'heure de pause, trois quarts d'heure de travail. Les conditions sont optimales ! Sans oublier également de changer de matière toutes les vingt minutes car le cerveau commence à « se fatiguer ». Il y a deux périodes propices à un travail efficace : le matin, de 9 heures à 11 heures ; la soirée, de 17 heures à 19 heures 30 : Ce sont les deux moments où le cerveau est le mieux oxygéné.

Y AURAIT-IL UNE METHODE VALABLE POUR TOUS LES ELEVES ?

Non, il existe de multiples formes d'intelligence et de moyens d'apprendre. Certains sont plutôt visuels, d'autres ont une mémoire plutôt auditive ou plutôt kinesthésique. Bien sûr, personne n'est jamais seulement l'un ou l'autre, chacun de nous a une caractéristique dominante. L'observation dans la vie quotidienne donne des indications. C'est important de bien exploiter sa tendance naturelle.

Cependant, le mode d'apprentissage de chacun peut s'enrichir au fil du temps. Ainsi, un visuel pourra être incité à travailler aussi son côté auditif, afin d'améliorer ses performances.

COMMENT PEUT-ON L'AIDER À APPRENDRE SES LECONS ?

Les parents peuvent inviter l'enfant à s'interroger : que veut dire son professeur par « apprendre » la leçon ? Est-ce la savoir par cœur ? Savoir la raconter ?

L'enfant doit la « reformuler » avec ses mots à lui s'il est auditif. S'il est visuel, on l'incitera à mémoriser l'image de la trame : titres et sous-titres, ou à se créer une image mentale du contenu.

L'important est que la leçon passe par sa propre « moulinette cérébrale » afin qu'il puisse se l'approprier. Par exemple, en lisant une leçon d'Histoire - Géographie, l'enfant peut se demander : comment raconter ce texte ? Est-ce que je peux m'en faire une image mentale, à laquelle me référer lorsque je n'aurai plus mon cahier ? Qu'est-ce que le prof pourrait me poser comme questions ?

Si un ado met des heures pour apprendre, ce pré-travail devrait l'aider. S'il n'a pas de difficulté pour mémoriser, il faut s'assurer que la compréhension soit bien installée. Cela garantit la bonne utilisation des connaissances. Précédée par la compréhension et la réflexion, la mémorisation se met en place plus aisément.

QUE FAIRE AVEC UN ENFANT QUI FAIT SES LECONS A LA MAISON MAIS NE PEUT RESTITUER CORRECTEMENT À L'ECOLE ?

L'aider à se projeter dans l'avenir. L'inviter à se mettre en situation : « Imagine que tu es dans ta classe, devant ton professeur ». S'il sait sa leçon à la maison, il est peut-être nécessaire de lui rappeler que le but est de savoir le jour J : » Bravo, demain, tu pourras réussir de la même manière ! »

Si on se contente de le féliciter, cela sous-entend que l'objectif est atteint, et certains enfants envoient alors – inconsciemment – leur science toute neuve aux oubliettes !

S'il se trompe, on l'encourage : « C'est bien que tu fasses la faute avec moi, on corrige ensemble, demain, tu auras tout juste ». Il est éclairant de s'intéresser à la faute : « Pourquoi écris-tu ceci ? » L'enfant est souvent « logique » dans son erreur.
CETTE FACON DE TRAVAILLER EST LOURDE POUR LES MERESDEJA BIEN OCCUPEES ?

La priorité numéro un n'est-elle pas de permettre à l'enfant de s'en sortir ? Quand les difficultés scolaires sont très importantes, il me semble que les parents n'ont pas vraiment le choix.

Ceux que je rencontre sont souvent très motivés. Je recommande d'expliquer la démarche aux autres membres de la famille, le mieux étant, je pense, de le faire en tête à tête. Il y a forcément de nouvelles habitudes à prendre. Certaines mères s'arrangent par exemple pour préparer le dîner à l'avance, ou consacrent du temps aux autres enfants pendant le moment de détente de celui qui est en difficulté.

Si des tensions quotidiennes peuvent être évitées, c'est l'ensemble de la famille qui en bénéficie.

QUE PROPOSEZ-VOUS AUX PARENTS QUI NE SONT PAS PRESENTS MORSQUE LES ENFANTS FONT LEURS DEVOIRS ?

Cette question me rappelle le cas d'un élève de troisième en difficulté, que sa mère appelait du bureau toutes les demi-heures pour savoir où il en était ! Elle était très angoissée. A son retour, il n'avait effectivement pas grand-chose, assis devant ses cahiers ouverts. Les apprentissages se déroulaient sur fond de cris et reproches.

J'ai conseillé à la mère de ne plus téléphoner, de laisser à son fils du temps libre jusqu'à son retour, pour pouvoir ensuite exiger de lui de une heure à une heure trente de travail efficace. Enfin, de profiter du week-end pour organiser l'emploi du temps de la semaine et passer en revue ses méthodes de travail.

En résumé : lui apprendre à se détendre en rentrant, à « reformuler » ce qu'il doit savoir selon son mode (mots, images...), à fractionner ses révisions en travaillant sur plusieurs jours un contrôle important, à se « projeter » en visualisant le contrôle final (salle, professeur, autres élèves...), à chercher les questions. Le tout sans oublier de fixer avec lui des mini objectifs de progression et en le félicitant le plus possible !

JUSQU'A QUEL AGE PENSEZ-VOUS QU'IL SOIT NECESSAIRE D'ACCOMPAGNER LES ENFANTS DANS LEUR TRAVAIL SCOLAIRE ?

La méthode dite « de la carotte et du bâton » ne donne rien. A mon sens, elle est inutile. Qu'on prouve un enfant d'anniversaire ou de télévision, qu'on promette un cadeau : il ne s'ensuit pas automatiquement une amélioration ! Il est plus profitable de discuter pour essayer d'analyser le pourquoi des mauvaises notes et tenter ensemble d'y remédier. Et fêter une réussite en préparant son plat préféré, ou en faisant avec lui quelque chose qu'il aime. Ces

petits trucs permettent de souligner un succès, de s'en réjouir ensemble, et de montrer à l'enfant l'intérêt qu'on lui porte.

QUELLES SONT VOS METHODES EXACTEMENT QUAND VOUS RECEVEZ DES FAMILLES LE WEEK-END ?

J'apprends aux jeunes que je reçois « à apprendre ». Pour les lycéens, nous établissons ensemble leur propre profil d'efficacité.

J'aide l'ado à mieux se connaître, nous menons ensemble une petite investigation sur lui-même. Je cherche à savoir comment il écoute et observe son prof de tennis par exemple, quels sont ses loisirs préférés, comment il fait sa valise, comment il s'y prend lorsqu'il veut faire un dessin... Bref, je lui montre qu'il a des stratégies mentales qu'il mobilise facilement dans la vie courante, et qu'il peut s'en servir au moment opportun pour son travail scolaire. Lorsque je demande à un collégien de raconter le film qu'il vient de voir, il le fera selon son mode cérébral préférentiel. Certains résument d'emblée l'histoire, d'autres commencent par narrer la première scène en détails...

De même, face à une action, les premiers se situent dans la globalité : pour apprendre une leçon, ils ont besoin de savoir quelle est la problématique posée, quelle réponse y est apportée, tout en répétant la structure. Ceux-là ont plutôt l'esprit de synthèse. Les seconds, plus séquentiels, préfèrent respecter la chronologie de leur leçon et avancent pas à pas. Ils ont un fonctionnement analytique. Je les aide à comprendre s'ils sont plutôt « expliquants » - dans ce cas, ils ne peuvent utiliser une règle que s'ils la connaissent par cœur - ou plutôt « appliquants » : ils ont intérêt alors à se servir de la règle avant de l'apprendre. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise méthode : j'incite l'élève à attacher autant d'importance aux explications qu'aux applications, tout en respectant son fonctionnement initial.

CINQUIEME OPUSCULE

Les thèmes abordés dans cet opuscule sont les suivants :

- Ados, apprendre à leur parler
- Ados, halte aux arnaques
- Les bons élèves sont-ils heureux ?
- Aidez-moi à trouver mes repères
- Parents – enfants : à chacun sa place
- Les devoirs à la maison... sans s'énerver !
- Comment aider son enfant à trouver sa méthode de travail ?

Certains chapitres de cet opuscule se présentent sous forme de questions – réponses ; les questions ont été enregistrées lors de différents rendez-vous, le week-end, avec certaines familles. Je les remercie de leur collaboration.

Je dédie ce cinquième opuscule à mon fils aîné Joffrey, élève en classe de troisième cette année, à MELLE. L'observer, l'écouter et comprendre son fonctionnement m'ont permis d'apporter des éléments de réponse face à certaines demandes effectuées par des familles démunies. Mes élèves que je vois évoluer de jour en jour ont facilité, également, ces quelques pages. Les fameux week-ends consacrés à l'Ecole des Parents des Ecoles Saviotines sont indispensables pour comprendre le fonctionnement de nos ados. Merci à vous tous ! Grâce à vous, je suis en mesure d'apporter, aujourd'hui, des réponses très précises concernant l'éducation de nos enfants

Avec toute mon amitié et ma reconnaissance.

CINQUIEME OPUSCULE

COMMENT AIDER DES ADOS EN DERIVE... ET DES PARENTS DEBOUSSELES ?